



# Le Belvédère



## de Saint-Nicolas

Bulletin du Prieuré Saint-Nicolas

21T, rue Sainte Colette

54500 Vandœuvre-les-Nancy

09 75 64 56 83 - 54p.nancy@fsspx.fr

N° 132 - Mars 2023

### Editorial

## Se renoncer soi-même

Renoncer... Voilà un verbe que nous n'apprécions pas au premier abord, car il semble évoquer un abandon, un échec. Celui qui fait un effort, comme celui de gravir une montagne, et finit par renoncer à aller jusqu'au bout est souvent vu comme un pusillanime. Celui qui lutte pour sa survie dans des conditions difficiles et qui, finalement, renonce,

### Renoncer

semble abdiquer sa volonté. On vante d'ailleurs la volonté de certains en disant qu'ils ne sont pas de ceux qui renoncent. Ne souhaite-t-on pas de même plutôt œuvrer avec des gens qui vont jusqu'au bout des choses, qui ne font pas les choses à moitié ?

Est-il toujours bon d'aller jusqu'au bout en toute circonstance ? Parfois, en effet, il peut y avoir de la sagesse à renoncer, comme lorsque la poursuite de l'œuvre ou de l'effort consenti pourrait causer un grave dommage : ainsi, celui qui n'a plus le temps d'atteindre le sommet qu'il gravit en raison de l'approche d'une tourmente est sage de renoncer afin de ne pas mettre en péril sa vie et celle de ceux qui l'accompagnent. L'abandon est alors vu ici comme le fait d'une volonté forte plus que l'obstination à poursuivre malgré le danger, elle est le fait de quelqu'un qui est maître de lui-même et qui ne se laisse pas déborder par ses passions ; on se tourne avec plus de confiance vers une telle personne pour lui confier nos intérêts et, dans le cas d'une excursion en montagne, jusqu'à notre vie, car elle reste

### Rebrousser chemin

fixée d'abord sur ses devoirs les plus importants plutôt que sur quelque intérêt immédiat. De même, quand un passage est trop périlleux, il est sage de rebrousser chemin pour trouver la voie la plus sûre pour atteindre le sommet.

« Choisir, c'est renoncer. » Cette citation d'André Gide a conduit de nombreux étudiants à la dissertation. Choisir le bien, c'est renoncer au mal. Choisir son devoir, c'est mettre de côté ce qui pourrait en détourner. Le « je choisis tout ! » de saint Thérèse de l'Enfant-Jésus vient apporter un éclairage supplémentaire. Voyons ce que dit la sainte carmélite à ce sujet : « Ce trait de mon enfance [elle avait répondu ce mot à sa sœur Léonie qui lui présentait une corbeille dans laquelle elle l'invitait à choisir parmi des effets de poupée]

est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même.<sup>1</sup> » Le mot est dit, il nous faut nous renoncer nous-même. Cela ne correspond-il pas en effet à la phrase de Notre-seigneur au sujet de celui qui veut marcher à sa suite<sup>2</sup> ?

L'oubli de soi est toujours considéré comme une qualité, une vertu. On parle même de générosité. Ainsi, c'est la note de ceux qui se donnent plei-



### S'oublier soi-même

est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même.<sup>1</sup> » Le mot est dit, il nous faut nous renoncer nous-même. Cela ne correspond-il pas en effet à la phrase de Notre-seigneur au sujet de celui qui veut marcher à sa suite<sup>2</sup> ?

L'oubli de soi est toujours considéré comme une qualité, une vertu. On parle même de générosité. Ainsi, c'est la note de ceux qui se donnent plei-

1- Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Histoire d'une âme*, chapitre premier.

2- Matthieu XVI, 24.

nement à l'œuvre qu'ils poursuivent, qui se préoccupent davantage du bien à faire que de ce qu'il leur coûte. C'est dans ce sens que notre petite sainte continue son développement : « J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son

## Tout choisir

amour ; en un mot, de *choisir* entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout ! Je ne veux pas être une sainte à moitié ; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car *je choisis tout* ce que vous voulez !<sup>3</sup> » La sanctification est donc un absolu avant d'être un renoncement ; elle participe d'un attachement profond avant d'exclure quelque chose.

C'est parce que nous voulons aimer avec force Notre-Seigneur que nous renonçons à tout ce qui pourrait nous éloigner de lui ! Ce choix est très explicite au moment du baptême. Parce que nous voulons être baptisé, nous disons au démon à ses pompes et à ses œuvres : « j'y renonce ! » C'est ce que nous al-

## « Nous y renonçons »

lons tous répéter au terme de ce Carême lors de la Vigile pascale. Comme à notre volonté se mêlent parfois, pour ne pas dire souvent, des désirs désordonnés, des caprices de la nature blessée par le péché originel, c'est en cela que nous devons apprendre le renoncement à nous-même. Notre degré de renoncement va donc manifester notre degré d'amour de Dieu. Sainte Thérèse dit bien d'ailleurs, se faisant l'écho fidèle de l'évangile, que l'amour se prouve en actes. Posons-nous la question : que suis-je prêt à faire pour l'amour de Dieu ?

Saint Paul, dans cette même perspective de la vie chrétienne, va encore plus loin et parle de la mort à soi-même. « Car nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore ?<sup>4</sup> » Notre dignité d'enfant de Dieu, reçue au baptême, nous fait marcher à la suite de Jésus notre Seigneur, mais aussi renoncer à ce qui pourrait l'offenser. Or, c'est en nous que commence le renoncement, en raison

de cette loi dans nos membres, selon les mots-mêmes de l'Apôtre, car la lutte commence au niveau de notre volonté. « Ceux qui sont au Christ

## Mourir à soi-même

ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises.<sup>5</sup> » Voilà que le Carême nous invite à divers renoncements, afin de placer notre charité - qui relève de la volonté - au principe de nos journées ; cela se manifestera à la fois sous forme de pénitence, et donc de réparation envers l'amour divin blessé par nos péchés, mais également comme un empressement nouveau à se donner à Dieu.

Nous le savons, « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.<sup>6</sup> » Cela se manifeste par le sacrifice instantané de la mort comme par le sacrifice continu d'une vie donnée chaque jour ; on peut alors le rapporter à la vie religieuse, à la vie conjugale et à toute vocation par la-

## Don de soi

quelle on sert le prochain. « Nul ne peut donner que ce qu'il possède », dit l'adage. Pour pouvoir opérer ce don généreux de soi, il faut se posséder, il faut être familier du renoncement, avoir une volonté bien dirigée qui ne cède pas à toutes ses envies. Voilà pourquoi l'évangile parle de « perdre sa vie » pour obtenir le ciel ; cependant, il s'agit davantage de « livrer sa vie », de la consacrer à aimer Dieu, ce qui implique un certain détachement.

Tout commence par un choix radical : aimer Dieu par-dessus tout, comme sainte Thérèse nous l'a montré. Alors nous savons désormais où nous allons, nous nous portons vers Dieu et soumettons notre vie à sa paternelle direction.

Nous n'avons plus à tergiverser, notre amour pour lui nous indique la marche à suivre et éclaire nos choix. Celui qui s'est renoncé par amour pour Dieu jouit d'une grande liberté intérieure, il dirigera sa volonté par amour de Dieu.

Abbé Grégoire Chauvet

## Liberté intérieure



3- Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Histoire d'une âme*, chapitre premier.

4- Romains VI, 2.

5- Galates V, 24.

6- Jean XV, 13.

# Du wokisme à la synodalité

Dans un deuxième temps, arrêtons-nous sur un renoncement pris dans un sens moderne et qui envahit aujourd'hui la société civile et religieuse. Il est de plus en plus répandu de parler de renoncer à soi-même, à son identité, à son passé, à ses « valeurs », au nom du principe qui se veut suprême du « vivre ensemble. » On en parle dans le wokisme aussi bien que dans la perspective synodale...

## Woke up

Se réclamant d'une phrase de l'Ancien Testament<sup>1</sup>, un document romain intitulé « *Élargis l'espace de ta tente* » a été publié en octobre dernier, se présentant comme *Document de travail pour l'étape continentale* (DEC). Il sert à regrouper des interventions choisies issues des phases de consultations menées depuis 2021 auprès des différents « communautés ecclésiales. » Emanant de la Secrétairerie générale du synode, il en fait une synthèse dont l'élément principal est intitulé : « Vers une Eglise synodale missionnaire. » Cette mission est surtout résumée par l'écoute et l'accueil, qui nécessitent un « vidage de soi » afin de conduire à « une Eglise capable d'une inclusion radicale, d'une appartenance partagée et d'une réelle hospitalité, conformément aux enseignements de Jésus, [qui] est au cœur du processus synodal. »<sup>2</sup>

## Chemin synodal

Ce « vidage de soi » est expliqué dans la deuxième partie, qui fait l'exégèse du passage d'Isaïe choisi pour titre. « Pour élargir la tente, il faut accueillir les autres, faire de la place à leur diversité. Cela implique donc la disponibilité à mourir à soi-même par amour, en se retrouvant dans et par la relation avec le Christ et le prochain. »<sup>3</sup> Citant les différentes synthèses reçues et s'arrêtant à celle provenant de Pologne, il est dit au n°33 qu'il faut souligner « la persistance d'obstacles structurels, notamment des structures hiérarchiques qui favorisent les tendances autocratiques, une culture cléricale et individualiste qui isole les individus et atomise les relations entre prêtres et laïcs, les disparités socioculturelles et économiques... »

## auto-critique

Au n°38, nous sommes désignés comme les



premiers qui se sentent négligés et exclus, montrant que « le sentiment de ne pas se sentir chez soi dans l'Eglise caractérise également ceux qui ne se sentent pas à l'aise avec les développements liturgiques du Concile Vatican II. » Le numéro suivant franchit cependant un seuil qui était à prévoir : l'Eglise doit s'ouvrir davantage aux « divorcés remariés, familles monoparentales, personnes vivant dans un mariage polygame, personnes LGBTQ, etc. » Il en va de même du cas des prêtres ayant abandonné le sacerdoce pour vivre maritalement, le document ne fait part que de leur désir d'être mieux accueillis...

## Négligés et exclus

Au lieu de chercher comment faire partager le trésor de la foi et la vraie vie chrétienne à l'exemple des missionnaires qui ont attiré à la foi tant d'âmes depuis les Apôtres, jusqu'à vaincre le paganisme de l'Empire romain, la synodalité préconisée vise plutôt à gommer notre identité, à

recourir à plus de collégialité et d'œcuménisme et à relativiser la morale au profit de l'accueil mensonger de ceux qui ne vivent pas en harmonie avec les lois du mariage ou des vœux. Notre-Seigneur est venu renouveler la face de la terre et lorsqu'il appelle à lui les pécheurs, c'est pour les changer par sa grâce. A la femme adultère que la foule voulait lapider, et qu'il n'a pas condamnée malgré les pharisiens, il dit bien de ne plus pécher en lui accordant sa miséricorde. Le chemin synodal poursuivi semble abdiquer la possibilité de conduire les hommes à la pratique complète de la vie chrétienne et, tout en affirmant ne pas changer les « fondements de la foi » (n°27), se contente pourtant d'élargir le toit de sa tente pour une inclusion sans conversion.

## Accueil avant tout

Abbé Grégoire Chauvet

1- Isaïe LIV, 2.

2- DEC, n°31.

3- id., n°28.

## Un conteur est-il un menteur ?

Rocamadour : fichée dans la roche, une épée. Cette épée porte le nom de Durandal qui, comme vous le savez, appartenait au preux Roland, neveu de Charlemagne. Etonnant... Pourquoi ? La chanson de Roland nous raconte que celui-ci, sentant sa mort approcher et ne voulant pas que son épée dont le pommeau contenait des reliques tombe entre les mains des Mahométans, essaya de la briser en la frappant sur des rochers. Mais cette épée, capable de trancher un homme et son cheval d'un seul coup dans le sens de la hauteur, était trop solide. En désespoir de cause, le preux chevalier la lança de toutes ses forces. Et il en avait !



Car il n'y a pas moins de ... 350 km entre Roncevaux et Rocamadour. Et elle est fichée dans la pierre... Et ce n'est pas tout ! Il existe une brèche dans les Pyrénées, qui se nomme brèche de Roland, brèche large de 40 mètres et profonde de 70, excusez du peu. Il ne fait aucun doute que ce soit celle faite par notre héros en tentant de briser son épée. On ne peut que constater une fois de plus la force du mourant ! Mais là encore, petit souci, cette brèche se trouve au cirque de Gavarnie, séparé de Roncevaux par une centaine de kilomètres.

Connaissez-vous l'histoire de sainte Ursule et ses compagnes ? Ursule, fille d'un roi breton, vécut de la fin du III<sup>ème</sup> siècle au début du IV<sup>ème</sup>. Son père voulant la marier à un païen, elle s'enfuit avec 11.000 autres vierges et se rendit à Rome pour y consacrer leur virginité, puis à Cologne où elles finirent massacrées par les Huns. Seulement là aussi, problèmes... Entre autre : toutes ces jeunes femmes se seraient rendues à Rome par la mer, or aucune flotte de l'époque ne pouvait transporter une telle foule ; et il paraît difficile que sainte Ursule ait pu rassembler tant de jeunes femmes vu la démographie de l'époque.

Nous pourrions multiplier les exemples prouvant que nombre d'histoires posent nombre de problèmes. Faut-il pour autant les mépriser ? Les rejeter car faisant insulte à l'intelligence de l'homme ? Oh que non ! Voici ce que dit Pierre-Olivier Walzer dans son ouvrage Vie des saints du Jura, répondant à un professeur qui donnait une explication rationnelle à l'histoire des 11.000 vierges : « Il est possible que ce grand pourfendeur de légendes ait raison, mais il n'empêche que l'histoire est bien plus belle avec onze

mille vierges qu'avec onze seulement, et nous nous empressons donc de les conserver dans leur totalité ainsi que fait, encore une fois, la sublime Légende dorée ». Mais ne serait-ce pas mentir ? Faire bon marché de la crédulité des hommes ? L'Eglise est-elle donc bien une ennemie de la raison ? Voyons cela.

Dans le merveilleux il existe plusieurs types : le conte, le mythe et la légende. On pourrait encore diviser (roman, épopée, chanson de geste...) mais nous ne nous arrêterons que sur ces trois-là qui sont les plus importants, les autres n'en étant que des déclinaisons.

- le conte : il peut être défini comme un texte issu de la tradition orale donc variable (au point que, par exemple, la fameuse histoire de Cendrillon connaît environ 500 versions), c'est-à-dire qu'il a d'abord été transmis par la parole avant d'être couché sur le papier. Le conte transporte dans un monde merveilleux aux personnages flamboyants mais sans aucune précision de lieu ni de temps. C'est un récit de fiction qui rejette toute vraisemblance. Il est presque caricatural avec ses sorcières vieilles et laides vivant dans des cavernes au fond des forêts sombres peuplées d'animaux féroces, et ses princes et princesses beaux, bons, habitant dans de magnifiques châteaux où le soleil brille et où les fleurs sont ravissantes. Mais c'est normal car le but du conte est moral, c'est-à-dire qu'il met en valeur ou dénonce d'un comportement. Et à la fin, les bons sont récompensés et les méchants punis : « Ils vécurent heureux, longtemps et eurent beaucoup de petits-enfants, pour jouer avec ». Nous connaissons Charles Perrault et ses Contes de ma mère l'Oye, les frères Grimm et Hans Christian Andersen.

- le mythe : avec ce type littéraire, nous entrons dans un autre monde, un monde plus métaphysique. Le but du mythe est de proposer une explication teintée de merveilleux aux grandes questions du monde et de la société : à la création, au problème du bien et du mal, aux événements incompris par les personnes qui les vivent, aux événements primordiaux de l'histoire des hommes... Il comble une lacune dans l'explication des choses de la vie. Puisque l'homme ne comprend pas tout des origines de son existence, il a inventé des histoires qui répondent en partie à ses questions. Ainsi chez les Grecs, Zeus est à l'origine du tonnerre et des éclairs, Poséidon de la fureur des flots, etc... Cela ne veut pas dire que les hommes

prenaient les mythes pour argent comptant, mais bien comme une explication métaphorique du monde donnant lieu à plusieurs interprétations. Le mythe tient plus de l'histoire sacrée, c'est la raison pour laquelle il se déroule dans un temps lointain, hors de l'Histoire. La Grèce, les pays celtiques et nordiques sont très riches en mythes mettant en scène des dieux innombrables qui causent des événements extraordinaires.

Tout cela nous fait comprendre pourquoi il n'y a pas de mythe dans la religion catholique. Nous avons les réponses à toutes ces grandes questions : existence du monde, conflit entre le bien et le mal, la destinée surnaturelle de l'homme, sa domination sur la nature, sa soumission à Dieu, etc...

- la légende : c'est un récit fictif, tout comme le mythe, mais qui en diffère par la réalité de certains faits ou personnages. Le réel et le merveilleux se mêlent étroitement au point de les rendre difficilement discernables. Le vrai dans le récit va lui donner une consistance, le merveilleux le rendre plus attractif. Une grande part est laissée à l'imaginaire comme dans la légende arthurienne, l'Iliade et l'Odyssée (parfois assimilées plutôt à des mythes) et la fondation de Rome. Mais comme son nom l'indique, légende vient de *legenda* en latin (qui doit être lu), l'objectif est de faire perdurer à travers les âges la trace d'événements historiques. Si le mythe a pour objectif d'inciter à croire, la légende, elle, incite à apprendre. Et lorsqu'il manque des éléments de compréhension, la légende va extrapoler et combler les trous. Les versions seront donc différentes selon les conteurs. Imaginons au Moyen-Age les troubadours et les trouvères racontant chacun à sa manière les légendes des temps anciens. La légende est un véhicule pour le bien, le beau, le juste, elle suscite l'admiration des belles et grandes actions, donne envie de les imiter, mais aussi provoque des peurs face aux conséquences des mauvaises actions. Elle montre combien est bénéfique la lutte contre soi-même afin de devenir meilleur. Mettons-nous à la place des chevaliers dont les cœurs devaient battre aux récits des prouesses d'un Lancelot, d'un Perceval ou d'un Galaad. Et puis, les légendes disent énormément sur la façon de vivre de nos ancêtres.

S'il n'y a pas de mythe dans la religion catholique, elle a ses légendes puisque c'est dans les monastères que l'on a commencé à raconter ces récits édifiants lors des offices (le martyrologe à Prime), ou

pendant les repas pris en silence. Le recueil le plus connu est la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (1228-1298), collection de vie des saints des premiers siècles. Mais on en trouve aussi un très grand nombre dans les *Petits Bollandistes*, énorme collection de vies de saints pour tous les jours de l'année. La *Légende dorée* a énormément influencé l'art du Moyen-Age et en connaître les histoires permet « bien souvent d'expliquer à elle seule la plupart des bas-reliefs d'une cathédrale. » dit Emile Mâle, historien d'art. C'est également cet ouvrage qui a inspiré les quatorze célèbres tapisseries *Scènes de la vie de la Vierge*, exposées dans la nef de la cathédrale de Strasbourg pendant le temps de l'Avent.

La difficulté pour ces légendes est de faire la part des choses entre ce qui relève de l'imaginaire et ce qui relève du miracle. La légende du saut de la Pucelle est tout à fait impossible du point de vue naturel, mais tout à fait possible par une intervention divine. Pour répondre à la question posée dans le titre de cet article, non, le conteur (dans le sens de celui qui raconte des histoires) n'est pas un menteur. Le but du conte, du mythe, de la légende n'est pas d'être dans la rigueur historique, rationnelle, mais de faire passer une vérité morale supérieure. Il est important pour la mémoire d'un peuple de transmettre ces histoires, elles sont un ciment entre les générations, elles attachent à un terroir, à une histoire, notre Histoire. Les parents, les grands-parents devraient tous être de merveilleux conteurs. Notre France, nos régions en sont riches de ces légendes de saints, de grands hommes, qui ont fait notre pays. Puisse sans relâche dans ce trésor ! A notre époque dite scientifique, logique, imbue de rationalisme, les légendes disparaissent. Il y a une explication pour tout. Et c'est très triste. Ne soyons pas de ceux qui ergotent sur la vérité véritable vraiment établie d'un fait ou d'un personnage, cela n'a pas tant d'importance. Nous devons garder une place dans notre vie à l'imaginaire, sans que celui-ci prenne toute la place, bien évidemment. Il faut vivre dans le monde réel, ne pas être mythomane, certes, mais savoir aussi de temps à autre s'échapper dans un monde où nous trouverons de beaux exemples qui nous redonneront du cœur au ventre pour les tâches quotidiennes. N'oublions jamais cette parole de Patrice de la Tour du Pin : « Tous les pays qui n'ont plus de légende seront condamnés à mourir de froid ».

Abbé François Brunet de Courssou



## Le Christ est-il mort en l'an 33 ? (2/2)

Il existe une autre méthode de calcul de la date de la Passion du Christ. Elle fait appel à l'astronomie. Nous allons devoir exposer au lecteur diverses circonstances précises de la Pâque juive, ainsi que divers aspects des cycles lunaires.

C'est dans le livre du Lévitique que l'on trouve les renseignements les plus précis sur la date calendaire annuelle de la Pâque juive : « Au premier mois, le quatorzième jour du mois, sur le soir, c'est la Pâque du Seigneur ; et le quinzième jour du même mois, c'est la fête solennelle des azymes du Seigneur. » (XXIII, 5-6). Il faut se rappeler que, chez les Juifs, en ce temps-là, on comptait les jours non de minuit à minuit, mais du coucher du soleil au coucher du soleil. De la sorte, douze heures de nuit sont suivies de douze heures de journée chaque jour. Ainsi, selon la loi de la Pâque juive, l'agneau devait être immolé dans le Temple le quatorzième jour du mois, puis on attendait le soir, c'est-à-dire la nuit du quinzième jour pour manger le repas pascal. Ces considérations semblent très tâtilloises, mais elles sont en réalité lourdes de conséquences. En effet, il faut se rappeler, comme nous l'avons mentionné dans notre article sur la date de naissance du Christ (1ère partie), que les années juives sont des années lunaires. Cela signifie que le premier jour du mois correspond à la nouvelle lune. Nous ne pou-

vons malheureusement pas faire un cours d'astronomie exhaustif sur les lunaisons, mais disons simplement ici que la nouvelle lune est cette phase de la lune pendant laquelle elle n'est pas visible à l'œil humain car, vue de la terre, la lune se trouve du côté du soleil. En pratique, si la lune pouvait briller aussi fort que le soleil, on verrait la lune légèrement au-dessus ou en dessous du soleil en pleine journée. C'est d'ailleurs au moment de la nouvelle lune que se produisent les éclipses solaires (qu'il faudrait plus précisément appeler des occultations solaires selon un certain spécialiste du sujet).

Le cycle lunaire compte environ vingt-neuf jours de vingt-quatre heures. De ce fait, le quinzième jour d'un mois juif se trouve en plein milieu du cycle lunaire, et ce milieu, en astronomie, correspond à une phase bien connue de la lune : la pleine lune ! Le quinzième jour d'un mois juif correspond à la pleine lune ! Ainsi, la Pâque juive était toujours célébrée lors de la pleine lune ! Le Concile de Nicée s'est inspiré de cette clause en déterminant que la fête de Pâques (catholique) serait célébrée le premier dimanche qui suit la pleine lune de printemps. Notre-Seigneur Jésus-Christ a donc mangé l'agneau pascal une nuit de pleine lune, et Il est mort le lendemain. Cela ne paraît pas nous avancer beaucoup. Cependant, un autre élément calendaire très impor-

Pour les matheux qui ont fait par eux-mêmes le calcul de l'année de la Passion du Christ à partir des Olympiades (cf. article précédent), nous espérons ne pas leur avoir causé trop de nuits blanches en omettant de leur donner deux clefs de calcul qui ont dû bien leur manquer. Voici ici la solution au problème.

Les jeux olympiques se tenant tous les quatre ans, et les premiers ayant eut lieu en -776, on énonce une année de la sorte : « la troisième année de la cent-unième Olympiade... » Pour retrouver à quelle année elle correspond dans notre calendrier, il faut injecter les chiffres '3' et '101' comme suit dans le calcul ci-contre :  $-776 + (101 - 1) \times 4 + (3 - 1) = -374$ . Les deux '-1' proviennent du fait que la première année de la première olympiade doit tomber en -776 !

D'après le récit de Phlégon, les signes extraordinaires (obscurité en pleine journée et tremblement de terre) qui ont accompagné la Passion du Christ ont eu lieu la quatrième année de la deux-cent-deuxième Olympiade. Il faut donc faire le calcul ci-contre :  $-776 + (202 - 1) \times 4 + (4 - 1) = 31$  !

Eh oui ! On ne trouve 33 que si l'on a triché ! Il faut ici insérer deux correctifs. 1° Il n'y a pas d'an '0' chez les historiens : pour un résultat positif ou nul, ajoutez '1'. On trouve alors 32 ! 2° Les années olympiques ne commencent pas en janvier mais en été. Ainsi, les mois du printemps se situant en deuxième partie d'année olympique se trouvent aussi en l'année julienne suivante. Ex. : La première année de la première olympiade, le mois d'octobre de cette année olympique était en -776, tandis que le mois de février de la même année olympique était en -775. Ainsi, le mois de mars de la quatrième année de la deux-cent-deuxième olympiade était non en 32 mais en 33 ! CQFD !

tant est à prendre en compte. L'Évangile dit en effet : « Comme c'était la Préparation, et afin de ne pas laisser les corps en croix durant le Sabbat... » (Jn. XIX, 31) Chez les Juifs, la veille du Sabbat (le vendredi chez nous), était appelé Parascève, 'préparation', parce qu'on préparait ce jour-là les mets que l'on ne pouvait pas cuisiner le jour du Sabbat. L'Évangile est sans ambiguïté : Notre-Seigneur est mort un vendredi, et Il est ressuscité un dimanche. Le Christ a donc mangé l'agneau pascal et souffert la Passion un vendredi de pleine lune !

Nous savons encore que le premier mois de l'année religieuse chez les Juifs tombait toujours au printemps, pour des raisons que nous ne détaillerons pas ici afin de ne pas lasser le lecteur avec des considérations trop scientifiques. La Pâque juive tombait et tombe toujours lors de la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps. Nous savons enfin que saint Jean-Baptiste a commencé son ministère public la quinzième année du règne de Tibère César (cf. Lc. I, 1-3), et que Ponce Pilate a terminé son mandat en 36. Pour retrouver la date de la Passion et de la Mort du Christ, il faut donc retrouver la pleine lune de printemps qui tombe un vendredi entre les années 29 et 36.

Grâce aux tables astronomiques précises de notre temps, nous pouvons dresser le tableau suivant :

- En l'an 29, la pleine lune du printemps tombait le 17 avril ; c'était un dimanche.
- En l'an 30, la pleine lune du printemps tombait le 6 avril ; c'était un jeudi.
- En l'an 31, la pleine lune du printemps tombait le 27 mars ; c'était un mardi.
- En l'an 32, la pleine lune du printemps tombait le 14 avril ; c'était un lundi.
- En l'an 33, la pleine lune du printemps tombait le 3 avril ; c'était un vendredi !
- En l'an 34, la pleine lune du printemps tombait le 22 avril ; c'était un jeudi.
- En l'an 35, la pleine lune du printemps tombait le 11 avril ; c'était un lundi.
- En l'an 36, la pleine lune du printemps tombait le 30 mars ; c'était un vendredi !

Nous nous trouvons là face à quatre hypothèses possibles :

- Celle du vendredi 7 avril 30, à supposer que les Juifs, pour une cause que nous ignorons, aient pris un jour de retard sur la lune au premier mois de la nouvelle année.

- Celle du vendredi 3 avril 33.

- Celle du vendredi 23 avril 34, à supposer que les Juifs, pour une cause que nous ignorons, aient pris un jour de retard sur la lune au premier mois de la nouvelle année.

- Celle du vendredi 30 mars 36.

Y aurait-il des éléments complémentaires permettant de trancher entre ces quatre possibilités ? En effet ! Il est tout à fait possible de supposer que les Juifs aient pu prendre un jour de retard sur la lune à l'une ou l'autre occasion. Les cycles lunaires ne sont pas de vingt-neuf jours exactement, ce qui a amené les Juifs à alterner des mois de vingt-neuf et de trente jours dans leur calendrier. De plus, dans la réalité, la période du cycle lunaire n'est pas constante, ce qui signifie que la lune met entre vingt-huit et trente jours pour accomplir son cycle selon les cas. Les astronomes contemporains connaissent maintenant très bien ces variations et sont capables de les calculer de manière à prévoir très précisément les éclipses solaires. Il est toutefois quasi-certain que les Juifs du temps de Notre-Seigneur n'avaient pas les mêmes connaissances, ce qui pouvait à l'une ou l'autre occasion les induire en erreur d'une journée par rapport à la lune. Toutefois, il reste à prouver que ce fut le cas le premier mois de l'an 30 ou 34, et ce sera une tâche difficile. De plus, ces deux vendredis problématiques des années 30 et 34 ne concordent pas avec les conclusions des deux raisonnements précédents qui donnent l'an 33 pour la Passion du Christ.

En ce qui concerne la pleine lune du vendredi 30 mars 36, elle eut lieu un jour en avance, c'est-à-dire quatorze jours et non quinze après la nouvelle lune. Ce fut une période courte du cycle lunaire. Pour considérer que les Juifs ont fêté la Pâque le soir du jeudi 29 mars 36, il faudrait cette fois-ci supposer qu'ils ont commencé leur premier mois de l'année avec un jour d'avance, ce qui est quasiment impossible, puisqu'ils attendaient toujours la nouvelle lune pour commencer leur mois.

Le seul jour qui concorde parfaitement en tout point, sans poser aucune difficulté à résoudre, est celui de la pleine lune du vendredi 3 avril 33. Il n'y a donc qu'une seule hypothèse qui puisse tenir, celle du vendredi 3 avril de l'an 33 dans le calendrier julien en vigueur à l'époque !

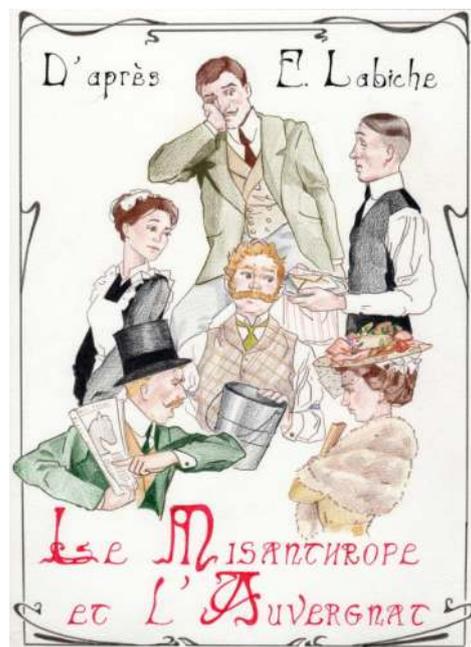
# Le Misanthrope et l'Auvergnat

**VENDREDI 10, SAMEDI 11, 20H,  
DIMANCHE 12 MARS 15H**

Prieuré Saint Nicolas, 65, rue du Maréchal Oudinot, 54000 Nancy  
**ENTRÉE LIBRE (GARDERIE ASSURÉE POUR LES MOINS DE 10 ANS)**

**VEUILLEZ RÉSERVER AU 07 82 80 92 37**

Où à l'adresse suivante : [gullaumeschuver54@gmail.com](mailto:gullaumeschuver54@gmail.com)



Nos jeunes s'affairent avec enthousiasme pour vous préparer une pièce de théâtre de qualité. Le spectacle promet d'être une fort bonne détente. Venez nombreux et pensez à réserver vos places !

## Réflexes archaïques

Mardi 7 février 2023, madame Colin, dont c'est la spécialité dans son métier de psychomotricienne, est venue nous parler des réflexes archaïques. Ce fut l'occasion de réunir un auditoire assez fourni, principalement composé des mères de familles et des enseignantes, mais pas que... Les questions générales ou très concrètes n'ont pas manqué, illustrant parfois de façon vivante le propos de la conférencière.



## Messes dominicales du prieuré (en principe)

10h30

**Chapelle du Sacré-Cœur**  
65, rue du Maréchal Oudinot  
54000 NANCY

10h00

**Chapelle Saint Roch**  
94, rue du Maréchal Foch  
57130 ARS-sur-MOSELLE

17h00

**Chap. de l'Annonciation**  
22, avenue Irma Masson  
52300 JOINVILLE

9h00

**Chap. du Sacré-Cœur**  
41, rue de la filature  
88460 CHENIMENIL

1<sup>er</sup> et 3<sup>ème</sup> dimanches 17h00

**Eglise Saint Martin**  
55160 LES EPARGES

## Pour aider l'apostolat en Lorraine

**Vous pouvez faire un don :**

- ◆ Par chèque  
à l'ordre du *Prieuré Saint-Nicolas*
- ◆ Par l'enveloppe du denier du culte dans la quête
- ◆ Par virement (cf. ci-contre)

Un reçu fiscal vous sera adressé sur demande.

Le compte à créditer est le suivant :

Titulaire : FSSPX PRIEURE ST.-NICOLAS-NANCY  
Code Banque : 30002 Code Guichet : 05922 Compte n° 0000079346V  
Clef RIB : 45  
Domiciliation : CL BDI ROUEN SDC  
IBAN : FR37 3000 2059 2200 0007 9346 V45 BIC : CRLYFRPP

